

SP

20.00



a la recherche du merveilleux Georges Méliès



arlette
depierris

herry
caouissin



à sa famille
à ses admirateurs
en hommage
à arthème fayard
qui le révéla

Tous droits réservés

AU début de ce siècle, vers 1908, une fillette de quatre ans apprenait à lire. Son père chaque semaine lui apportait **Les Belles Images**, et c'était un excellent prétexte pour lui de lire la double page en couleurs d'Epinal de **L'Histoire de France par l'Image**. L'enfant préférait les contes et les légendes qu'elle se faisait lire et relire sans se lasser, et les fraîches couleurs de G. Ri et de Georges Omry lui semblaient aussi belles que les fleurs et les papillons des prairies.

La vie passa... Et un jour sur l'étagère d'un grenier, dans la Saintonge de son enfance, la petite fille devenue une vieille dame retrouva des pages dépareillées de cette Histoire de France par l'Image. Elle retrouva aussi les impressions oubliées et il suffit que la voix de quelqu'un qui regardait par-dessus son épaule lui souffle : « Vois comme ces dessins sont bons et beaux ! » pour que jaillisse à nouveau la flamme de l'enthousiasme...



En 1928, un jeune Breton de quinze ans, lecteur de **La Jeunesse Illustrée** et des **Belles Images**, se plaisait à la sortie de l'école à flâner au marché aux Pucés de Brest, à la recherche de vieux illustrés... Un jour de mai, il découvrit sur le tapis de Cachemire d'une brocanteuse, posé à même le pavé à l'abri des fortifications de Vauban, voisinant avec un petit cinématographe, un mince volume défraîchi aux pages enluminées de nombreuses illustrations : une belle cavalière, des chevaux fringants, des bottes et des casques de mousquetaires : **Le Complot des Poignards d'Or** !

Il découvrait **Georges OMRY** ! Ce fut le coup de foudre, car notre jeune Breton avait la flamme du dessin d'illustration et la passion de l'Histoire !



Au « lundi des Pucés » suivant, sur ce même vieux tapis de Cachemire, apparurent à ses yeux, comme par enchantement la **Belle Conspiratrice** et le **Roi au Masque de Velours** ; enfin des albums de **La Jeunesse Illustrée**, aux couvertures patinées, mais renfermant « des » Georges Omry : **L'Espion du Cardinal**, **L'Homme au Masque noir**, **Un Complot sous Bonaparte**, **Détective et Policier**...

Mais il ne connaîtra la fin de **Chavagnac** que quarante ans plus tard, grâce à... « la petite Charentaise aux Belles Images », et à un moment de sa vie où il retrouvait ses quinze ans dans le dernier de ses fils.



Alors, nos deux Chasseurs d'Illus-
trés, non seulement se mirent en quête
des œuvres de leur cher Georges Omry,
mais de l'auteur lui-même. Ils savaient
qu'il n'était plus de ce monde depuis un
demi-siècle...

Mais qui était-il ?

Avec ferveur, enthousiasme et ténacité, ils se lancèrent dans
cette longue et passionnante exploration, jalonnée de signes de
piste providentiels...

Aujourd'hui ils sont heureux de pouvoir répondre à tous
ceux qui ont aimé — et aiment toujours — Georges Omry, se
sont penchés sur la fine et familière signature, cependant énig-
matique de tant de « Belles Images », et se posaient cette
question :

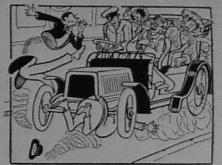
— Mais qui était donc ce merveilleux Georges OMRY ?



A l'exception des documents photographiques, nous avons tenu à imagier entièrement cette
Biographie de Georges Omry par des illustrations du jeune Maître choisies parmi les
milliers qu'il composa de 1900 à 1914.



« ... Omry, au crayon sanguinaire,
qui se plait (je parle du crayon),
dans les tueries d'apaches et
les écrabouillements d'automobi-
les, est blond... si blond !.. doux...
si doux !.. Une petite voix blan-
che... un air timide... très jeune...
et si gentil ! Toutes les mères le
voudraient pour leur fils !.. »



Ces lignes du *Pêlé-Mêle* du 26 mai 1907 ont longtemps été la seule chose positive que nous
sachions sur Georges Omry. Certes, il y avait là un point de départ pour la rêverie, et nous sentions
qu'il était, dans la réalité, celui que nous devinions en le lisant, en contemplant ses dessins : un être de
fantaisie et d'humour, imaginatif et secret.

Et cela nous l'avons vu se préciser peu à peu, comme un visage sort de l'ombre, en remettant nos
pas dans les siens.

DE LA LORRAINE À SAINT-DENIS

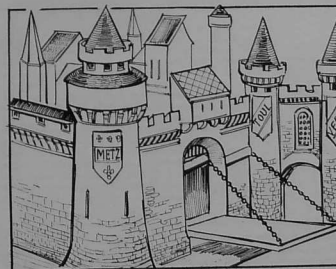
La vie de Georges Omry est encadrée par deux guerres :
celle de 1870 détermina les conditions de sa naissance et de
sa destinée. Lorsque les journaux du 4 mars 1871 annoncèrent
la signature de la Paix, une paix qui arrachait à la France
l'Alsace et une partie de la Lorraine, un soldat parmi tant
d'autres dans l'armée française en déroute, resta songeur, le jour-
nal entre les doigts. Et dans sa pensée se levèrent des images :
Metz, la cité de sa jeunesse et le berceau de sa famille, cette
ville impériale et royale, n'était plus française. Les Prussiens,
des qu'elle fut tombée entre leurs mains, commencèrent à la
germaniser. Sur les quais de la Moselle, sous les ombrages du
Palais du Gouverneur, retentissait la musique teutonne : « Votre
musique nationale ! » disaient les officiers prussiens aux Messins
recalcitrants.

Ce jeune soldat s'appelait Jean-Baptiste Mory. Son père,
Pierre-Joseph, né à Metz en 1809, avait épousé Agathe Lepetit-
didier, native de Gometz-le-Châtel en Seine-et-Oise. La grand-
mère maternelle, Geneviève Lahocq (la sœur, selon la tradition
familiale, du général Hoche) était aussi la marraine de Jean-
Baptiste comme elle était encore la marraine de sa sœur aînée
Geneviève et de ses deux cadets Eugène et Adelaïde. Jean-
Baptiste avait grandi dans les souvenirs et l'admiration de l'anti-
que cité de Sigisbert et de Brunehaut, où on l'emmenait voir
sa marraine qui y mourut ; son parrain, Jean-Baptiste Godichaux,
s'était retiré à Metz.

Mais à cette image, vint s'en ajouter une autre, celle d'un
hameau dans la campagne messine : près du village d'Aunay,
s'élevaient, au lieu dit « Haneau », la demeure et les biens
paternels, des champs, des bois et des vignes. C'est là qu'il
avait laissé, pour aller se battre, ses parents, son frère et ses
deux sœurs... Qu'allaient-ils devenir ? Certes, il savait que sa
famille opérerait pour la France. Mais quelle serait leur vie de
déracinés ? En cette soirée de fin d'hiver, au milieu des rumeurs
d'une lutte qui se prolongeait en guerre civile, le jeune Lorrain
sentait qu'il se trouvait, à trente-et-un ans, à un tournant grave de
sa vie et ne pouvait empêcher l'angoisse de l'emporter.

On se battait dans Paris où la Commune amoncelait les
ruines. Les Allemands s'attardaient sur le sol conquis, banquetant
dans les restaurants proches de Paris. Pourtant les convois se
formaient, emmenant les troupes. « Dans cinq jours, l'occupa-
tion sera réduite à la Champagne et à la Lorraine », écrivait
Le Figaro du 22 septembre 1871.

En attendant, le départ des Bavaïrois et des Prussiens ne se
faisait pas sans désordre. À Saint-Denis, le chroniqueur décrit la
jubilation de la foule, les feux de joie, les maisons pavées
et les illuminations. Cela, c'est un côté du décor, l'autre, ce sont
les femmes qui ne résistent pas au prestige du soldat vainqueur.
Les fosses qui bordent la route du départ les buissons et les
prés de Saint-Denis sont le théâtre d'ébats sans pudeur ! Et Le
Figaro de conclure : « Bref, un bon conseil, n'allez pas à Saint-
Denis ! »





La ferme des Mory, à Haneau, photo prise en 1969

Et pourtant, du lointain-village de Haneau, c'est vers Saint-Denis que la famille Mory se dirigeait. Dès le mois de juillet, les émigrants d'Alsace avaient gagné Paris. Les familles parisiennes venaient accueillir parents et amis à la Gare de l'Est. Ceux-là étaient favorisés. Pour combien d'autres, ce choix représentait un effort héroïque ! Des familles ayant tout quitté et prenant à pied le chemin de l'Île-de-France. Alsaciens et Lorrains s'arrêtaient en route, dans les villes traversées, selon le hasard des offres de travail, repartaient lorsqu'ils avaient amassé un peu d'argent pour pouvoir, le but atteint, posséder un pécule leur permettant de s'installer, de repartir dans une nouvelle forme de vie.

A la fin de septembre 1871, Saint-Denis, Pantin, Nogent, Bobigny, voyaient s'éloigner les casques à paratonnerre des Prussiens et les casques à chenille des Bavarois. Le drapeau tricolore flottait de nouveau sur les forts, mais nos soldats n'y retrouvèrent plus que les murs : le mobilier, les poêles, les planches à pain, tout ce que l'armée n'avait pu emporter en se retirant avait été vendu à l'encan et à tous ces brocanteurs interlopes qui s'enrichissent du pillage.

C'est dans un Saint-Denis meurtri, mutilé mais illuminé la nuit et pavoisé qu'arrivèrent nos Lorrains. En cette fin de 1871, on pouvait lire dans *L'Univers Illustré* : « Quel avenir nous réserve



l'année qui va s'ouvrir ? Songez à l'espace déjà parcouru depuis la chute de cette execrable Commune, la délivrance de vingt départements, la renaissance de l'industrie, du commerce, des arts, l'armée reconstituée, l'ordre rétabli à l'intérieur. Il nous reste encore à relever nos monuments, à réparer nos ruines ; nous y parviendrons à force de courage, de travail, d'abnégation ». Cette dernière phrase, vraie pour tous, fut vue avec héroïsme par ceux qui avaient à se replanter et à repartir.

Au moins la famille Mory s'installa-t-elle unie et intacte, aux portes de Paris. Le bien paternel de Haneau avait été vendu au Vicomte Brossier de Mère à qui appartenait une grande partie du bourg d'Augny.

Il avait installé pour l'exploiter un fermier du nom de Bauer.

Et Pierre-Joseph Mory, devant les horizons moroses de la banlieue parisienne, dut évoquer bien souvent les prés et les champs de Lorraine, la fraîcheur de l'air matinal lorsqu'il ouvrait sa porte sur son domaine.

Il choisit — il devait y être déjà entraîné — un métier noble et antique, celui de travailleur du bois. Une entreprise de menuiserie fut fondée rue Dezobry avec le père et ses deux fils. L'idée devait être bonne : que de ruines fumantes, dans ces cités des lendemains de batailles ! Que d'édifices à reconstruire, de maisons à faire renaître !

deux jeunes filles rêvaient d'amour tendre...



En 1873, il y avait alors à Paris, rue de la Roquette, une famille où vivaient deux jeunes filles. Leur père était mort et leur mère, Madame Drouin, avait épousé en secondes noces un M. Jean Bayard, négociant en vins. L'aînée, Marie-Mélanie, avait dix-neuf ans, et la cadette, Marguerite, dix-huit. Il n'est pas difficile de les évoquer, rieuses et fraîches, dans les amples robes gracieuses de cette époque, se tenant par le bras sur les trottoirs étroits de leur rue de la Roquette. Elles durent flâner, place de la Bastille, regarder au Faubourg Saint-Antoine les magasins des marchands de meubles, et, comme toutes les jeunes filles du monde, y choisir en plaisantant, ce qui composerait le cadre de leur vie de jeunes femmes. Peut-être allaient-elles aussi parfois jusqu'à cette charmante église Sainte-Marguerite dont la plus jeune portait le nom, et y rêvaient-elles du fiancé qu'elles attendaient.

Elles furent exaucées toutes les deux ensemble :

Le 5 février, elles épousaient, la plus jeune, un garçon du Cantal, Jean Fabre, qui travaillait avec son beau-père, et l'aînée, Jean-Baptiste Mory, domicilié à ce moment 13, rue de la Légion-d'Honneur à Saint-Denis, employé à la Compagnie des Chemins de Fer d'Orléans.

Leurs contrats de mariage à toutes les deux furent signés dans l'étude de M^{re} de Madre, notaire 205, rue Saint-Antoine. Elle y est toujours, dans cette cour dont les pavés polis et irréguliers ont été foulés par ceux dont nous parlons. Ils s'assirent dans le vaste bureau éclairé par les grandes fenêtres du XVIII^e siècle aux proportions élégantes.

Après le mariage civil qui eut lieu à la Mairie du XI^e arrondissement, leur union devant Dieu fut célébrée en l'église Saint-Ambroise. Les témoins étaient pour Jean-Baptiste Mory, son frère Eugène et son beau-frère Antoine Goulon ; pour Marie-Mélanie Drouin, son parrain, Désiré Laverdant et Jean Bayard, son beau-père.

La jeune épouse quitta la rue de la Roquette pour Saint-Denis, et dès l'année suivante, son domicile est indiqué au 12 de la rue Dezobry. La maison, assez haute, touche l'entreprise disparue aujourd'hui, mais dont il reste une cour carrée, au fond la maison d'habitation, à droite et à gauche les ateliers ; au n^o 3, vivaient les parents Mory. Le Saint-Denis de ce temps là était plus agreste que celui d'aujourd'hui : chemin des Bouffes, chemin du Moulin-à-Vent, lit-on sur les anciens plans.

Avec ses regrets et son courage, la famille lorraine avait bâti une nouvelle demeure. Dans l'union de races à la fois fortes et fines, le foyer venait de se fonder ou devait naître Georges OMRY.

sous le signe de saint georges et de violet-le-duc

1880... L'année 1879 s'achève par un hiver glacial : « La Seine n'est plus le grand chemin qui marche, écrit un journaliste, c'est un chemin sur lequel on peut glisser, patiner, circuler en traineau à la rigueur ».

Sur la Loire, les glaçons gigantesques attiraient les curieux. Vint le dégel qui transforma Paris en un marécage. On parlait à mi-voix des dangers du croup et de la contagion dans des services hospitaliers insuffisants.

Cependant les petits Alsaciens de Paris, dans la salle du Châtelet, furent conviés à fêter Noël avec éclat, autour d'un sapin coupé dans les forêts des Vosges. La musique de la Garde Républicaine joua. Erkmann Chatrian avait composé une pièce de circonstance, Charles Nicot chanta une chanson alsacienne, et Mme Favart recita un poème de Déroutelle.

Le printemps fut indicé et maussade ; le mois d'avril s'écoula, nuageux. Le 21 — une journée sans pluie, mais au ciel couvert — avait lieu l'événement aristique le plus important de l'année : une exposition Violet-le-Duc au Musée de Cluny...

C'est ce jour-là, un mercredi à trois heures et demie du matin, que naquit chez ses parents, 102, rue Saint-Antoine, le quatrième enfant de Jean-Baptiste Mory et de Marie-Mélanie Drouin : un garçon. Ses parents consultèrent-ils le calendrier ? Toujours est-il que le 23 avril c'était la Saint-Georges. Et le nouveau né reçut le nom d'un des Patrons de la Chevalerie. Le jeudi 22, à une heure de relevée, l'acte de naissance était dressé à la mairie du 4^e arrondissement, et l'enfant inscrit sous les noms de GEORGES - ANTONIN - HENRI. Détail émouvant : la signature du père sur les registres du l'état civil se termine par une arabesque que son fils reproduira, voulue et étudiée, dans sa signature de dessinateur.

Nous avions laissé en 1873, les jeunes époux Mory dans le milieu familial de Saint-Denis. Or, le 1^{er} avril 1874 était née Jeanne-Joséphine-Marie ; un an plus tard, le 1^{er} février, Marguerite-Antonette-Marie venait au monde, et le 29 juillet 1877 un garçon, Henri-Adolphe-Louis. Nous n'avons pas omis ces prénoms qui

prouvent la fidélité aux souvenirs familiaux. Et c'était bien une vie patrilinéaire qui s'écoula rue Dezobry, la vie sans histoire des foyers heureux !

Mais que dire de cette année 1880 où nous les retrouvons à Paris ? Si le 21 avril marque la naissance de Georges — sur le berceau de qui se penchaient des fées invisibles — la mort était déjà passée deux fois, emportant, le 9 janvier le petit Henri — deux ans et demi — et le 9 février la grand-mère Mory âgée de 71 ans. Le 1^{er} mai, s'en allait, elle aussi, Marguerite, à l'âge de cinq ans.

Sans doute, les cœurs meurtris, peut-être la sante de la mère ébranlée, les empêchèrent-ils de fêter la joie d'un baptême aussi vite qu'ils l'avaient fait pour les aînés. C'est seulement le 25 décembre 1881 — Noël dans ses contes est toujours pare d'une poésie particulière — que Georges Mory fut baptisé en l'église Saint-Paul. La maison où demeurait la famille est juste en face de l'église ou rien n'a changé. Les fonts baptismaux sont les mêmes sur lesquels fut tenu l'enfant par son parrain Antonin Fabre et sa marraine, sa sœur aînée, Jeanne, qui avait sept ans et demi.

Et Georges grandit, entre ses parents, sa sœur Jeanne à qui le lia une tendre affection, et plus tard une autre sœur, Lucienne. Il s'est souvent complu à dessiner des foyers unis autour de la lampe, de jeunes mères serrant contre elles un enfant, nous donnant la certitude qu'il était très sensible aux joies et aux douleurs de la famille. Mais déjà il était un petit garçon différent des autres, vivant dans ses rêves. Les jouets de la maison faisaient partie d'un monde magique et vivant, les poupées, Polichinelle et Pierrot, les soldats de plomb, s'animaient dans ses rêves, dans ses images, d'une façon qui fait songer à Andersen. Il avait un cheval de bois sur lequel il parlait, tel saint Georges son patron, de longues heures pour des chevauchées merveilleuses. Sa joie fut vive le jour où la bonne déposa un peu de crin sous la queue du cheval : « Vous voyez bien, s'écria-t-il, que c'est moi qui ai raison, et qu'il est bien vivant ! ».



Il était, aussi, très sensible : un jour où il avait fait une bêtise — il devait avoir quatre ans — sa mère l'avait couché et... un peu oublié. Quand elle alla dans sa chambre, l'entendant parler, elle le trouva debout dans son lit, touchant chaque fleur de la tapisserie et disant calmement : « Pardon Maman, je ne le ferai plus... Pardon Maman, je ne le ferai plus ! »

Le malheur des autres le touchait. Sa sœur Jeanne et lui furent un jour très attendris en voyant passer sous leur fenêtre un enterrement — corbillard des pauvres — sans personne pour le suivre. Ils se donnèrent la main, échappant à toute surveillance, et suivirent le convoi, bien petits, tout seuls, derrière, jusqu'à l'église où la chaise, émue en voyant ces deux enfants, vint leur parler et les ramena vers leur mère affolée de leur disparition !

Une autre fois, ils décidèrent de faire la charité sans passer par leurs parents. Alors ils déroberent dans la cuisine un gros bouquet de paillettes qu'ils partagèrent en plusieurs petits bouquets, et leur mère qui s'était absente les trouva au coin de la rue, essayant de vendre aux passants leur paillette afin d'en donner l'argent aux pauvres... Plus tard on racontait cela en riant, en famille, et les neveux et nièces étaient pleins d'admiration.

Dans ce temps là, les garçons portaient une petite robe jusque vers quatre ou cinq ans, et la mère de Georges soupira en coupant ses boucles blondes. Il alla à l'école et fit la découverte des rues de Paris. Déjà bruyantes, surtout la rue Saint-Antoine, mais attirantes avec les artisans, les marchands ambu-



l'élève mory georges de l'école colbert

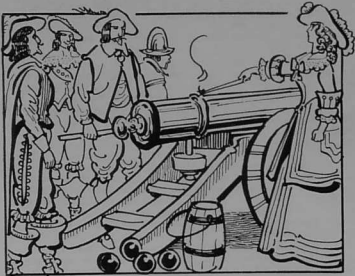
Il devait pourtant quitter ce quartier historique pour Rosny-sous-Bois, rue de Neuilly au 210. Les constructions y étaient moins abondantes qu'aujourd'hui et on pouvait y mener une vie presque rustique : les salaisons pendues aux poutres de la cuisine, une vache et une chèvre afin que les enfants Mory puissent boire leur lait tout leur content !

Ce changement de résidence s'explique par le fait que M. Mory avait abandonné la Compagnie d'Orléans pour une situation plus importante à l'Urbaine des Transports qui groupaient les fiacres, ces « sapins » aux cochers à gibus et aux cochères à carreaux plats, et les omnibus à chevaux dont le célèbre Madeline-Bastille. Elle avait ses ateliers de construction à Saint-Ouen et les écuries à Gentilly. Comme tout cela était attrayant pour un petit garçon qui accompagne son père à la construction des voitures et aux écuries ! Certes, il n'y avait pas là les admirables coursiers de bataille qu'il devait si bien dessiner. C'étaient de beaux percherons, gris pommelés, puissants et nerveux. Bien traités, ils avaient leur muscette d'avoine aux terminus et un postillon les ramenait à l'écurie après deux ou trois courses.

Une enfance heureuse est toujours trop brève. Jean-Baptiste

lants et les crieurs ; parfois aussi les montreurs d'ours ou les gitanes. Soyons sûrs que ce goût pour le menu peuple de Paris, cette sympathie quasi-fraternelle pour les humbles, cette révolte devant l'arrogance ou l'orgueil se sont fortifiées par les spectacles qu'il avait sous les yeux. L'amour du passé, l'accord secret qui se formait entre lui et les vieux monuments, c'est aussi à ses promenades qu'il les doit. Ce n'est pas en vain que l'on est né près de la célèbre place Royale — dite des Vosges — ou du cloître Saint-Merri, dans cette « grant rue Saint-Antoine où jouèrent le roi et les seigneurs, et combattirent à fer de lance et à outrance quatre François contre quatre Anglois » (Journal d'un Bourgeois de Paris). Les vieux hôtels et les maisons à encorbellement des rues de Jouy, de Geoffroy L'Asnier, des Tournelles, sont autant de témoins de l'Histoire qui virent le Prévôt des Marchands Etienne Marcel, Henri II blessé à mort dans son tournoi avec Montgomery, la Ligue, la Belle Marion De Lorme, une des futures héroïnes de Chavagnac, Louis XIII et Richelieu, la Fronde avec l'exploit à la Bastille de Mlle de Montpensier sauvent Condé, la prise de la Bastille enfin... et toutes ces rues anciennes fascinantes par leurs noms le petit Georges Mory : Aubry-le-Boucher, l'Homme-Armé, Quincampoix, Simon-Le-François, Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, La Reynie, les Blancs-Manteaux...

N'y avait-il pas là de quoi faire courir une imagination d'enfant déjà éveillée ? La Cité fut le berceau de Paris et le jeune Mory y rencontra le visage de la France.



Mory quitta sa famille, emporté par une hémorragie cérébrale, le 11 décembre 1892, à 52 ans. Madame Mory se serait sentie bien désemparée si sa fille Jeanne ne l'avait aidée de tout son courage. Elle avait alors dix-neuf ans et épousa l'année suivante le propriétaire d'une minoterie à Saint-Germain-en-Laye qui était de vieille souche alsacienne. Le petit Georges avait pour son père une admiration profonde : à quinze ans, d'après une photographie, il dessinait de lui un portrait remarquable. Et c'était pour lui une joie que d'entendre dire qu'il lui ressemblait. Plus tard il imiterait même la coupe de barbe que son père avait adoptée.

Mais en 1892, il n'avait que douze ans. Il lui fallait encore étudier. Madame Mory alla habiter rue Lafayette au 288, avec sa fille Lucienne et son fils, et le fit inscrire à l'école primaire supérieure Colbert (devenue Lycée municipal). Pour y entrer, il fallait avoir eu treize ans dans l'année, posséder le certificat d'études et passer un examen d'entrée. La première année était un enseignement général, les deux autres préparaient au Commerce et aux Arts et Métiers. Sur un ancien registre d'inscription, en belle écriture ronde, figure le nom de **MORY Georges**. En 1893, il entre en 1^{re} B ; en 1894, il fait la 2^e C, commence une troisième année commerciale, mais quitte l'école le 29 octobre. Ses livrets

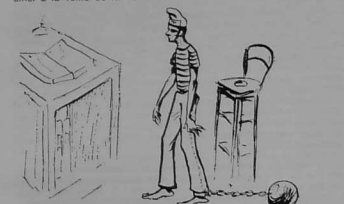
scolaires, les prix qu'on lui décerne attestent qu'il fut un bon élève, et non seulement en dessin et en histoire, mais aussi en mathématiques et allemand. Pourtant comme tout artiste ayant un don impérieux, l'écolier avait une passion obsédante : celle du dessin. Une famille ne consent pas sans réticences à cette vocation : aussi Georges entra-t-il à la Banque d'Autriche et des Pays-Bas, avenue Kieber, dont le directeur était un voisin de l'ancien domicile des Mory à Rosny.

Georges Mory dut garder un bon souvenir de sa vieille école Colbert, puisqu'il fit partie de l'Amicale des Anciens Elèves. Elle se présente aujourd'hui à peu près telle qu'en 1893. Le grand escalier est celui dont il gravit les marches. Il mène à la galerie vitrée d'où l'on voit deux cours un peu étroites et mélancoliques mais où cependant, à chaque printemps, reverdisent les platanes. Certaines classes avec leurs pupitres de bois noir et écaillé, leurs enciens de porcelaine, sont bien celles où Georges Omry situe ses amusantes histoires de collégiens.

Lorsqu'il arrivait le matin, il voyait un hall carré, orné de plantes vertes et du buste de Colbert. Les plantes et la statue sont toujours là. Mais sur le mur, une plaque de marbre porte en lettres dorées les noms des anciens élèves tombés à la Grande Guerre : **MORY Georges** 1880 - 1914.

Georges Omry

Georges Mory, à quinze ans et demi, travaille à la Banque. Ses sentiments ? C'est avec son crayon qu'il les exprime. C'est lui qui le venge de tant d'ennui supporté. En septembre 1899, dans un carnet de croquis qui l'avait accompagné pendant ses vacances en famille à la campagne, il se représente lui-même ainsi à la veille de la rentrée :



Père au bagne (comme le boulet qui meurt lentement)
Humainement que (montaigne) ne a donné de bras

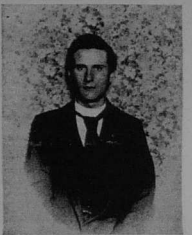
Plus tard, il se montre plus acerbe et nombreux sont les dessins et thèmes humoristiques où il prend pour... cible la banque et les banquiers !

M. Schneider, son directeur, s'aperçut bien vite que son jeune ami n'était guère destiné à une carrière financière. Tout en lui conservant sa place, il facilita ses études de dessins.

Georges Omry fréquente ainsi l'Ecole des Arts Décoratifs — qui se trouvait à cette époque rue de l'Ecole de Médecine — et l'Académie Julian (en marge de l'Ecole des Beaux-Arts, mais dans le même esprit, l'enseignement qui y était donné était classique). Là il connut le massier Setauer, célèbre pour sa sévérité, et rencontra Etienne, qui étudiait la peinture et devint un de ses bons amis.

C'est à la fin du siècle, en 1899, qu'il a la joie de voir publiés ses premiers dessins — certes encore gauches et maladroits — dans le **Péle-Méle**, ce journal humoristique qui avait son siège rue Cadet à Paris non loin de la rue Lafayette. Sans doute aurait-on du mal à identifier ses premiers dessins, s'ils n'étaient

Le jeune Georges Mory à l'époque où il était élève aux Arts Décoratifs.



déjà accompagnés de la fine signature - Georges Omry.

Pourquoi ce pseudonyme ? Notre dessinateur, d'un naturel timide et modeste, n'était pas sûr du succès ; il en était à ses premiers pas et ne voulait pas engager le nom familial. A l'époque, il y avait aussi un artiste-peintre du nom de Georges MAURY, de huit ans son aîné, né à Saint-Denis. Georges Mory a-t-il connu Georges Maury et voulu-t-il ainsi éviter la confusion entre les deux artistes bien que leurs noms respectifs s'orthographiaient différemment ?

En 1900, Georges Omry était bon pour le service militaire (N° 233 - 10^e arr.) Mais le conseil de révision décida de l'ajourner, dispensé comme fils unique de veuve. Il fut pris en 1902 et incorporé au 51^{er} R.I. le 14 novembre. Il partit pour Beauvais comme soldat de deuxième classe. Au printemps de 1903, il écrit à sa mère : « Je t'envoie des dessins pour Amson et deux pages pour l'illustrer. La Jeunesse Illustrée, qui venait de naître : Amson était le directeur des publications chez Fayard. » Je lui envoie également des idées. Je les adresse rue Cadet (au Péle-Méle) puisqu'il va de nouveau là-bas. Espérons qu'il y restera, car pour



L'HUMORISTE ET SA CONCIERGE

— Toes, Mammale Victoire, fœul-là il n'a pourtant pas l'air d'un artiste, ben, parait qu'y gagne de l'argent gros comme lui au « Péle-Méle »

(Un des premiers dessins de Georges Omry publiés par le « Péle-Méle »)

moi c'est le mieux, surtout si je reste à la banque. Je viendrai en permission dimanche prochain. Ça fera juste un mois que je ne serai pas venu, je n'ai jamais été si longtemps sans te voir. Nous n'aurons que plus de plaisir à nous embrasser. Si tu vas chez Vermot, n'oublie pas qu'il a déjà deux dessins, c'est-à-dire quinze francs. (Ça fera, si tout est pris, 75 francs à toucher).

Et dans une autre lettre : « Nous commençons demain les grandes marches du régiment. On partira le matin et on ne rentrera que le soir. Chacun doit emporter son déjeuner dans la gamelle et un fagot de bois et de l'eau pour faire le jus. Les premières fois, ce doit être assez amusant. »

La verve de Georges Omry s'est souvent exercée sur la vie militaire, nous faisant songer à la fois à Courteline et aux images d'Épinal. Nous ne pouvons cependant nous défendre d'avoir quelque gratitude pour les registres, ponctuels et minutieux, qui nous ont parlé de lui à un moment où nous ne pensions pas pouvoir un jour contempler son visage.

Lorsque dans les nobles salles du Château de Vincennes, nous lisons « **Degré d'instruction générale** : 3 (c'est-à-dire sachant lire, écrire et compter), nous avons souri en songeant que le scribe du régiment en savait sûrement beaucoup moins que celui qu'il notait. Mais quelle émotion en tournant la page et en lisant le signalement de Mory Georges : **Cheveux et sourcils blonds - yeux bleus - front découvert - nez ordinaire - bouche moyenne - menton rond - visage ovale - taille 1 m. 70.**

Bénis soient les vieux papiers et ceux qui les conservent !

Le 19 septembre 1903, le 2^e classe Georges Mory est « envoyé dans la disponibilité » avec « un certificat de bonne conduite ». (L'année suivante il passait dans la réserve de l'armée active).



En promenade dominicale avec sa sœur Lucienne et sa nièce Germaine (sur le cheval).

Et Georges Omry retrouve la liberté, ses crayons, sa plume et sa vocation. Il a désormais assez d'illustrations à faire et ne retournera plus à la banque. De 1903 à 1906, Mme Mory a loué un appartement au troisième étage du 70, rue Louis-Blanc, à Paris. C'est un quartier qui leur est familier et qui n'a guère changé. L'immeuble, spacieux, date de la fin du 19^e siècle, et lorsqu'on pose la main sur la rampe de l'escalier on imagine notre jeune artiste descendant les marches allègrement, son carton à dessins sous le bras. Il ne va plus au bureau mais court chez les éditeurs.

L'année 1906 apporte à la vie de la famille un changement : le départ de Paris pour Saint-Germain-en-Laye. Jeanne, sœur aînée de Georges (et sa marraine) y vivait avec ses enfants. C'était une raison puissante d'aller s'y établir ; et aussi le voisinage du magnifique Parc, du Château Renaissance et de la vénérable Forêt, pour un être épris de la nature et de ses sortilèges.

G. Omry annonce avec humour sur une carte adressée à sa petite nièce Germaine, qu'il a croqué en cantinière, son incorporation au 51^e R.I. de Beauvais.



Pendant ses vacances, Georges Omry s'évade dans l'île de France où il a des amis. Il accompagne sa famille en Bretagne. Mais alors que sa mère et ses sœurs sont fidèles à Dinard, aux plages de la Côte d'Émeraude, Georges, lui, préfère la côte sauvage et surtout les antiques forêts bretonnes et le pays de l'intérieur : l'Argoat.

Était-ce un lointain appel des champs de la Lorraine ? Dans le jardin de la rue Jeanne-d'Arc à Saint-Germain, notre artiste cultivait un petit carré de blé et se plaisait à le voir pousser ! Révêtil en contemplant ses épis à cette **Légende du Blé** qui germait un jour dans son cerveau fertile ?

Sa vie quotidienne à Saint-Germain, on peut l'imaginer ainsi : rue de Noailles d'abord, puis de 1909 à 1914 dans ce pavillon de la rue Jeanne-d'Arc, c'est son travail qui est au centre de ses journées. Il passait ses matinales en longues promenades à travers la forêt inspiratrice aux noms de légendes : **Le Chêne-du-Bon-Secours, la Mare-aux-Canes, la Mare-à-la-Douzaine, la Petite-Charmerie, le Chêne des Dames-de-Vignaux**. Georges Omry avait comme fidèle compagne Lisette, une chienne griffon aux longs poils. Au rythme de la marche dans ces lieux enchanteurs et exaltants, peuplés de souvenirs historiques, surgissaient en son esprit héros et belles dames, chevaliers et amazones, spadassins et mousquetaires. Au retour, il portait en lui son récit - restait à l'écrire et à l'illustrer. Parfois c'était le soir avant l'heure du dîner qu'il composait, étendu sur son lit, les contes du lendemain. Et l'on disait dans la maison, aux enfants bruyants : « Chut, votre oncle travaille ! »

Lorsqu'il ne rêvait pas, Georges Omry dessinait à tout propos : à la Minoterie, auprès de son beau-frère, où il aimait regarder les charretiers et leurs attelages ; à la fin des repas de famille il crayonnait sur la nappe - qui n'était pas de papier ! ou sur des cahiers d'écoliers !



Comme ses personnages de légendes, il aimait hanter les forêts enchantées et pleines de mystères !



Germaine grandit en beauté, et le talent du jeune oncle fit des bonds prodigieux !



Neveux et nièces n'auraient guère été surpris de voir surgir des mousquetaires !

son premier public... ses modèles...

Ses neveux étaient son premier public ; et Germaine, l'aînée de ses nièces, qui avait aussi le don du dessin, était son élève et sa secrétaire. C'est elle qui aura la joie de colorier « Chavagnac » et « La Reine des Corsaires ». Son oncle la prenait pour modèle ou lui demandait de lire à haute voix pendant qu'il dessinait, mémoires et livres d'histoires achetées sur les quais de la Seine. Après d'eux, donnait une chatte noire : on l'avait d'abord appelé **Petit Bonhomme**, croyant que c'était un chat ; lorsqu'on aperçut de l'erreur, Georges Omry déclara en toute simplicité : « Eh bien, elle s'appellera **Madame Petit Bonhomme** ». Avec **Lisette**, on la retrouve dans les dessins de plusieurs contes, et **Madame Petit Bonhomme** servira entre autres de modèle au chat symbolisant dans « Chavagnac » l'implacable Richelieu.

Georges Omry se plaisait à donner à ses personnages des visages aimés, familiers qui l'entouraient, notamment ses neveux et nièces, qui se retrouvaient surpris et enchantés dans les dessins de l'oncle Georges. Ainsi, il donna le visage de sa nièce Germaine à Charlotte de Montmorency, princesse de Condé à seize ans, à qui Henri IV faisait ce galant compliment : « Jolie et douce ! », comme était le modèle de notre illustrateur, et lui-même se dessina dans **Détective et Policier**.

Il donnait aussi à ses héros imaginaires les prénoms de la famille : l'héroïne de la Reine des Corsaires sera Marguerite ou Guite, Flambergac, le mousquetaire de L'Espion du Cardinal, sera prénommé Henri, ces deux prénoms qui furent ceux des deux enfants Mory, aînés de Georges, décédés en bas âge ; sa sœur Jeanne sera la petite Jeannette du Conte de Noël La Poupee, sa nièce Germaine La Grande Sœur, son neveu Paul Le Collégien endiable ! Quant au jeune héros du **Vieux Chêne**, Georges Omry lui donnera son propre prénom celtique : Georgik !



Lui-même donne ses traits à son héros de « **Détective et Policier** », avec à ses côtés l'héroïne au visage de la « jeune femme idéale » du Tournoi du **Pêlé-Mêle**.



Dans Saint-Germain, les lecteurs jouaient à Chavagnac !

Souvent notre artiste entraînait les enfants dans ses longues promenades. Certaine randonnée, de Saint-Germain à Nanterre, reste encore célèbre dans leur souvenir. (G. Omry avait la conviction que la guerre aurait lieu : ces marches lui servaient, pensait-il, d'entraînement, et il s'exerçait aussi à dessiner de la main gauche, au cas où il perdrait le bras droit). Dehors, ou chez lui, il avait toujours dans ses poches de petits bouts de crayons, et d'un trait fulgurant, silhouettait un arbre ou une branche dont il leur révélait en même temps l'expression. Au départ, il les interrogeait, devinait leur humeur, et, selon qu'elle était joyeuse ou romanesque, il inventait un récit dont bénéficieraient ensuite les lecteurs et lectrices des **Belles Images** et de **La Jeunesse Illustrée**.

« Nous nous pressions à ses côtés, silencieux, tendus vers les héros qu'il suscitait. Quel prestige auprès des petits camarades ! L'auditoire enfantin qui l'entourait se trouvait transporté dans un autre monde. » Lorsqu'il contait une histoire de mousquetaires, dit son neveu Paul, nous les aurions vus entrer la rapière à la main que cela nous eût semblé tout naturel ! »

G. Ri se plaisait à dire que parfois le matin ses petits voisins l'attendaient devant sa porte pour lui demander : « Oh, Monsieur, dites-nous la suite, que va-t-il arriver à la Fée Cocasse et à l'Ogre Bouffetout ? » Avec G. Omry il en était de même : rien ne lui plaisait plus que de rencontrer dans les rues de Saint-Germain des groupes d'enfants qui jouaient à Chavagnac ou à la Reine des Corsaires.

Écrivain et illustrateur des **Belles Images**, de **La Jeunesse Illustrée**, humoriste au **Pêlé-Mêle**, au **Bon Temps**, au **Bonheur**, à **Pages Folles**, à **Touche-à-Tout**, à l'**Almanach Vermot**, sa vie jusqu'en 1914 se confondra avec son œuvre.

Le Pêle-Mêle

Georges Omry fit ses premières armes au **Pêle-Mêle** et au **Bon Vivant**, avec d'autres jeunes dont certains deviendront célèbres : Poulbot, Van Dongen, Gus Bofa, Forain, Nam, G. Delaw, G. Ri, Thomen, P. d'Espagnat, Moriss, Valverane, Ménard, Monnier, Carsten Raven, Barni, etc.

Il aura la fierté de cotoyer, et même cet honneur pour un débutant d'être voisin de page des maîtres humoristes de l'époque, dont l'« ancien » était le « médiéval » et visionnaire du XX^e siècle Robida, Caran d'Ache, Albert Guillaume, Job, Benjamin Rabier.

Certains de ces « grands » l'ont-il inspiré avant que ne s'affirme son propre style ? C'est possible. Comme Robida, Georges Omry dessinera admirablement, amoureuxment les plantes, les arbres, les maisons à colombages, aux lianes et aux fleurs de pierres enchevêtrées, aux gergouilles monarca, « bis-cornues mais qui durent cinq siècles » comme le clamait Robida dans **La Caricature** en s'insurgeant contre les « haussmaniens » démolisseurs du Vieux Paris !

Comme Job, G. Omry aura le souci du costume historique (il possédait un jour le fameux et combien précieux Racine). Comme Caran d'Ache, son tracé deviendra continu, net et pur.

Si ses premiers dessins humoristiques sont loin d'avoir cette qualité, par contre les légendes sont originales et révèlent un sens de l'humour, une perspicacité qui témoignent d'une maturité d'esprit précoce.

Il s'attaque aux banquiers, ronds-de-cuir, parlementaires, militaires, riches parvenus et vaniteux, gens cupides et intéressés ; l'automobile a le don de l'agacer, il la ridiculise sans ménagement.

Si son crayon est quelquefois féroce, il n'est jamais vulgaire. On regarde ainsi sans frémir ses apaches au grand couteau vous coupant leurs victimes en rondelles, ou les automobiles vous écrabouillant le pauvre piéton qui ne peut plus se promener en paix. Déjà !... en 1904 !

Les centaines de dessins et légendes de Georges Omry qui ont fait les délices des lecteurs du **Pêle-Mêle** de 1900 à 1914 donneraient matière à un étourdissant album ! Citons entre autres : **Les Parisiens** à la campagne, **les Bébes modernes**, **la Puissance de la Presse**, **la Mort de Polyte cocher de fiacre** (d'après Racine), **les Accapareurs** ou **la mort du petit commerce** (déjà !), **la Vie de Caserne**, **le dernier moyen du Dr. Moyen**, **la domesticité moderne**, **la grève des mendiants**, **le Ministre qui montre la lanterne magique** (d'après Florian), **la rafle moderne des Apaches**, **la charité administrative**, **le sabotage**, **l'impôt sur le revenu**, **la grève des nourrissons**, **les apaches fonctionnaires**, etc., etc. !



Devenu fonctionnaire, l'apache s'adapte à lui-même aux habitudes de ses collègues, les autres fonctionnaires. Il traite le public comme il est d'usage dans toutes nos excellentes administrations.

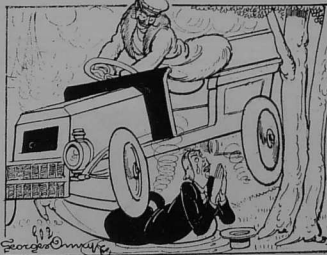
Les apaches fonctionnaires



— Nounou, à têter pour deux, et bien servi, je régale un copain.



— Qu'est-ce donc à faire une figure si triste et si tragique ?
— J'y cherche une idée drôle pour l'Almanach Vermot !...



— Tous les piétons sont frères.
Unis contre nous, ne nous épargnant guère.
Il nous faut donc réprimer vos excès.
Sur ce l'auto s'élance, et d'un vigoureux bond,
Il écrabouille le piéton.
Sans autre forme de procès.

(d'après « Le Loup et l'Agneau »)

LE PÊLE-MÊLE



Son chef-d'œuvre dans le genre humoristique, caustique et haut en couleur aura été le **ROMAN D'UN APACHE** (en 10 séries) paru dans le **Pêle-Mêle** en 1907. Cet amusant roman en images faisait suite au **Vicomte de Neostyle** de Benjamin Rabier. Les lecteurs, l'ayant apprécié, réclamèrent un autre du même genre.

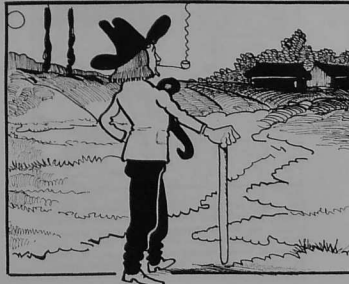
« Très heureux de pouvoir leur être agréable, annonça la Rédaction du PÊLE-MÊLE, nous nous sommes adressés cette fois à notre excellent collaborateur Georges OMRY. »

« LE ROMAN D'UN APACHE est une œuvre d'un piquant intérêt. Nos lecteurs goûteront un plaisir délicat à voir se dérouler les épisodes de ce récit qui rehausse et complète si agréablement les fines illustrations du jeune maître. » (A l'époque G. Omry avait 27 ans).

Il donne libre cours à sa verve et mit en scène les personnages familiers qui l'inspiraient et qui étaient ses « victimes » : Apaches, banquiers, médecins-chirurgiens, agents de police, magistrats, parlementaires, fils-à-papa, nounous, bourgeois, P.D.G., fonctionnaires, etc.

Mais, selon l'expression d'un médecin, au sujet d'un dessin d'Omry, « le **Pêle-Mêle** avait l'heureux privilège de rire un peu de tout le monde sans qu'il lui en soit gardé rancune ! » Et notre artiste ne s'en priva pas !

D'ailleurs, il était très apprécié autant des lecteurs que des lectrices, qui se l'imaginaient sous les traits et la silhouette de l'artiste conventionnel : il se « portait » toujours ainsi pour son public adulte et jeune.



Or, dans la vie, il était comme tout le monde.



L'affluence était si énorme, qu'un escadron de « vaudeurs » escorta le fiacre collinaire. Héros saluait gravement les passants. De nombreuses acclamations se firent entendre.

Une des mordantes illustrations du « Roman d'un Apache ».

la "femme idéale" de GEORGES OMRY

En juin 1904, le **Péle-Mêle** lança un **CONCOURS D'IDEAL** doté de 300 prix, dont voici la genèse :

« Nous avons adressé à quinze collaborateurs du **Péle-Mêle** la petite harangue suivante :

« Supposez, Cher Ami, que vous soyez célibataire et que vous ayez le désir de vous marier. Vos goûts peuvent vous porter à rechercher la main d'une jeune fille appartenant à un monde élégant ou bien à la petite bourgeoisie, ou encore à la classe ouvrière. C'est là une question de préférence personnelle et que nous ne voulons pas contrarier. Vous pouvez, de même, choisir pour votre future une toute jeune personne ou une femme de plus d'expérience, une jeune veuve par exemple.

Ce que nous vous demandons, c'est de nous faire un dessin représentant la personne en question : Gardez-vous bien de la forme impeccable d'une gravure de mode. Ce qu'il nous faut, c'est un être vivant, existant même, au besoin, et qui ne semble pas être quelque figure idéalisée, échappée d'un tableau de Raphaël, ou plus modestement, de Bourguereau. Faites-nous une petite personne du siècle, une jeune dame que vous avez rencontrée déjà ou du moins que vous auriez pu rencontrer sans que ce soit une rare exception. »

Les quinze collaborateurs auxquels nous adressâmes successivement ce petit discours se mirent à l'œuvre aussitôt et nous rapportèrent chacun un dessin. Nous soumettons à nos lecteurs ces portraits qui n'ont pas prétention de représenter la beauté, mais simplement le goût particulier de chacun.

Voici maintenant en quoi va consister ce Tournoi auquel tout le monde pourra participer car il n'exigera qu'un peu de sagacité et de goût. La question est celle-ci :

Quelle est celle de ces quinze personnes qui vous plaît le mieux ?



Son crayon reproduira souvent avec complaisance ce même visage féminin que nous retrouvons ici dans le conte **Les Eternuements de Rodolphe**, et dans la belle ci-devant du **Complot sous Bonaparte**. A ce sujet, NOEL-NOEL, admirateur lui aussi de Georges Omry, nous confiait : « J'avais dix ans, lors-



que lisant ce récit j'eus la révélation de Georges Omry... Cette « suite » m'envoûta soudain si complètement, me fit si intensément rêver du pittoresque Paris de l'Empire, que 60 ans plus tard je ressens encore le même charme au cœur quand je retrouve les amours héroïques du naïf et tendre Michel. »

La Jeunesse illustrée LES BELLES IMAGES

Au printemps de 1903, Arthème Fayard lance **La Jeunesse illustrée**. « Nous nous sommes entourés des plus fins conteurs, des artistes les plus appréciés de la jeunesse ».

Georges Omry est de cette pléiade de collaborateurs de la première heure. Dans le N° 1, son premier conte s'intitule **La Légende du Petit Breton**. Il ne tardera pas à conquérir l'estime et la sympathie tant de l'éditeur que des lecteurs et lectrices du nouvel illustré, comme le témoigne l'annonce du numéro spécial de Noël de **La Jeunesse illustrée** :

« Ce numéro sera entièrement composé par l'artiste de talent, si aimé de nos jeunes amis : **Georges OMRY**. Nos lecteurs ont eu maintes fois l'occasion d'apprécier la féconde imagination et la fantaisie de cet excellent dessinateur. Ils savent donc ce qu'ils peuvent attendre de **Georges OMRY** qui a composé **La Légende du Petit Breton**. Vu le grand succès que nous prévoyons pour le Numéro spécial de Georges Omry, nous vous conseillons vivement de le retenir à l'avance ! »

Il n'avait que 23 ans ! Il était déjà consacré artiste de talent. A cette époque il fait son service militaire mais ne se laissera pas griser par les succès et les éloges : dessiner, conter pour **La Jeunesse illustrée** (qui pourtant avait plus de 200.000 lecteurs) et **Le Péle-Mêle**, serait-ce un gagne-pain suffisant ?

A la « Belle époque », c'était pourtant l'âge d'or pour les auteurs pour la jeunesse : les nans, les gnomes, les géants, les bonnes et méchantes fées, les princes charmants et les belles princesses abondaient dans leurs histoires. La plus grande fantaisie était permise dans les récits historiques !

Et cependant Georges Omry était de ceux qui ne cherchaient pas la facilité, surtout dans les dessins illustrant ses textes : ses images accrocheront vite par leur finesse, leur grâce, leur originalité et les trouvailles !

Ses Légendes sont féeriques, merveilleuses, fantastiques ou allégoriques. Ces dernières sont les plus originales et nous nous sommes souvent demandé si elles étaient entièrement conçues par Georges Omry ou inspirées de différents folklores. L'illustration de ces Légendes nous incite à croire en la première hypothèse, car les dessins font admirablement corps avec le texte, comme un auteur mettant en scène ses propres œuvres.



La Poupée

Parmi ces Légendes allégoriques, nous citerons celles où G. Omry explique féeriquement les phénomènes naturels :

Légendes du Temps, de la Pluie, des Saisons, des Marées, du Givre, du Feu, de l'Eau, de la Nuit, de la Lumière, du Tonnerre, du Volcan, de la Neige, du Vent, de la Terre, des Planètes, etc. ; Légendes contant la naissance du **Chêne**, des **Violettes**, de l'**Héliotrope**, du **Tournesol** (la **Princesse Fleurette**), du **Blé**, de l'**Or**, du **Cuirre**, de la **Houille**, du **Champagne** même ! **Légendes des Sentiments**, des facultés de l'homme : la **Pensée**, le **Rire**, l'**Expérience**, l'**Instruction**, l'**Espérance** ; sur les maladies : la légende... du rhume du cerveau ! (Le **Prince Coryza**) ; Légendes encore des traditions : l'**Arbre de Noël**, le **Sabot de Noël** ; des Jeux et Jours : **Légendes des Poupées**, de la **Dame de Pique**, du **Piano**, du **Violon**, du **Tango**, et même la **Légende des Belles Images** !

Ses contes féeriques ont parfois une portée sentimentale, ironique ou un sens caché : **La Légende de l'artiste** qui crée dans la douleur ; la **Marguerite Noire**, la **Fée d'Emeraude**, le **Nain amoureux**, la **Fiancée du Troubadour**, sur la suprématie de la poésie ; le **Prince Papillon**, le **Viel Hibou**, le **Secret de la Poupée**, la **Princesse aux Vers luisants**, la **Quenouille d'Or**, le **Filet bleu** le **Roman d'une Poupée** (dans le genre Andersen). Ou encore la très curieuse histoire du grand-père qui cherche sous ses cheveux blancs des contes mystérieux, moraux et amusants, pour charmer ses petits-enfants !

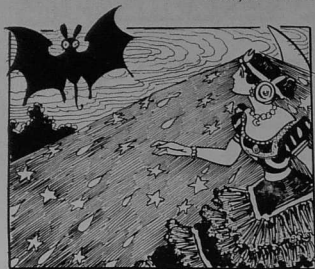


La Quenouille d'Or

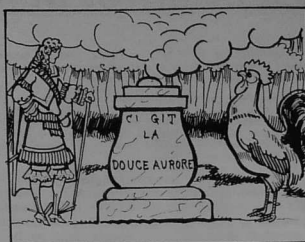


Le Prince Coryza

images de légendes allégoriques



LA LEGENDE DE LA NUIT



... DE L'AURORÉ



... DE L'EAU



... DU BLE...



... DU TONNERRE

« ... Parfois un souffle étrange passe sur la terre, secouant les arbres et faisant frémir les feuilles. C'est le fantôme du géant qui cherche le fantôme de sa fille Azura. Parfois ils se rencontrent et pleurent : c'est la pluie. Et l'ombre de Jean Leivant, c'est le vent ! »

(La Légende du Vent)

Dans le premier numéro de Belles Images, la rédaction définissait ainsi le but du journal :

« Nos impressions de jeunesse sont toujours les plus vives. Elles nous accompagnent à travers l'existence et les multiples événements dont une vie est tissée n'effacent jamais le souvenir de nos premières pensées. Aussi aurons-nous à cœur que nos lecteurs trouvent dans la lecture de ce journal de bons et solides principes qui leur rendront maintenant et plus tard d'appréciables souvenirs. »

En général, Georges Omry donnera à ses contes des conclusions très simples. Elles rappellent les morales de La Fontaine ou la sagesse des Nations : la nécessité du travail, d'un effort honnête, de l'économie, sont des thèmes qui lui sont familiers. Il s'adresse à des écoliers. Parfois, la note est plus personnelle, plus profonde. Mais il reste dans cette ligne qu'il soulignait lui-même dans sa Légende des Belles Images : « En les lisant, les enfants s'amuse et... s'instruisent sans s'en apercevoir. »

Il leur fait aimer la nature, les arbres, les fait vénérer par leurs symboles avec la Légende du Deboisement : « Il faut se garder de détruire les arbres car ils purifient l'air et nous préservent des inondations et des éboulements », et dans Le Vieux Chêne « plante le jour ou Roche Celtic avait conquis son indépendance. Cet arbre était pour les habitants comme le symbole de la liberté, le représentant du prix des efforts de leurs aïeux ! » ; les oiseaux et leur utilité dans un conte contre les délinquants : « Ne détruisez pas les oiseaux qui non seulement nous charment par leurs chants, mais encore exterminent tous les mauvais insectes, qui sans eux détruiraient nos récoltes. »

Georges Omry aime exalter la poésie, l'art : « Combien de puissants ont regardé avec dédain un simple poète qu'ils traitent de rêveur et de fou, et pourtant l'œuvre de celui-ci l'a rendu immortel et ne périra jamais » (Les deux Frères) ; « Si la science conduit parfois l'homme à la richesse, elle détruit en même temps les poétiques illusions de la jeunesse (La Fée de porcelaine).

Il chante les talents, le travail : « Il est bien rare qu'un homme ne naisse pas avec quelque don du ciel, si petit soit-il. Mais il lui faut savoir en tirer parti, s'en servir... » (Le Laboureur et la souris) ; « Mon fils, tu peux refaire la fortune en vouant tes mains à l'enchantement magique auquel j'ai sacrifié les miennes, et tu sais quelles ressources on peut en tirer... Comment s'appelle ce moyen magique, père ? — Le Travail ! » (Les mains noires et les mains blanches).

« Ce n'est pas l'outil qui crée, c'est la main de l'ouvrier qui le conduit » (La Hache enchantée).

« Le Lorgnon enchanté n'était autre que l'expérience que les parents acquièrent dans les tourments de la vie et qui aide plus tard les enfants à surmonter les obstacles qui se dressent sur leur chemin. »

Il fait aimer l'école et les enseignants : « Le maître d'école se croit suffisamment récompensé quand il a pu éveiller l'intelligence d'un enfant qui plus tard fera l'honneur de son pays (Le Roi au front lumineux).

Georges Omry se dresse encore contre l'envie, l'orgueil, le



Le Roi au Front lumineux



La Légende du Deboisement

mépris, la cupidité, l'absence de noblesse d'âme, la honte des humbles origines

« Il est bon, conclut-il dans « La vache enragée », afin qu'un jeune homme soit taillé pour la lutte pour la vie, qu'il ait un peu connu la misère.

« Quand on s'est engagé dans une carrière, il ne faut pas se laisser rebuter par les obstacles, mais persévérer dans ce qu'on a entrepris » (Les deux Bacheliers).

« Si misérable que soit la naissance d'un homme de cœur, s'il a du courage et de l'intelligence il peut prétendre aux plus hautes destinées, de même que la chenille méprisée devient un jour papillon glorieux » (La Mère de Papillon).

Par contre il met l'accent sur la cordialité, la simplicité, la générosité spontanée, l'esprit chevaleresque

« J'aime mieux savoir que j'ai donné à un mauvais mendiant que d'apprendre que j'ai passé auprès d'un vrai malheureux sans le secourir. C'est ainsi qu'on doit faire la charité » (La Bonté de Tristan).

Il exalte l'amour filial : « Il est bien rare qu'un homme, si endurci fut-il, ne se soit pas attendri quand on lui parle de sa mère » (L'homme sans cœur).

Et de temps à autre une réflexion sur le passé : « Si haut qu'un homme soit arrivé, il donnerait tout au monde pour revivre quelques moments de son enfance, si malheureuse qu'elle ait été » (Souvenirs d'enfance).

Il va très loin dans le réalisme et la profondeur de la spiritualité

« Les chrétiens ne peuvent être vaincus que par un chrétien. Et si celui-ci est un homme intrépide qui a renié sa patrie, sa religion et son Dieu, sans espoir de pardon, un renégat enfin, il sera un ennemi mille fois plus terrible pour ses anciens frères que le plus terrible des infidèles » (La Reine des Corsaires).

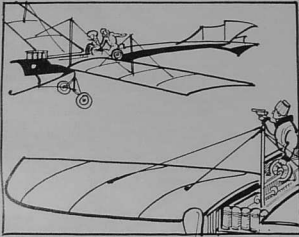


L'homme sans cœur



Les événements de l'actualité lui inspirent aussi des Légendes modernes, comme les inondations de la Seine de 1910 : **La Reine Crue** dont nous donnons cet extrait :

« Le Président de la République vint en barque apporter quelques paroles de réconfort aux sinistres. Mais la Reine Crue l'aperçut. Déjà elle s'en allait. Elle revint sur ses pas : « Ah, mon cher Président, c'est bien aimable à vous d'être venu me saluer. Je vous rendrai visite. Et comme M. Fallières n'y tenait pas, il fit établir des barrages par la troupe. Alors la Reine Crue se précipita dans le métro, traînant son immense manteau d'eau, puis arriva à l'Elysée et alla poser sa carte à la Chambre des Députés... »



Si l'auteur préfère des **Belles Images** est dans son élément dans les siècles passés et légendaires, il excelle aussi avec les nouveaux chevaliers du siècle naissant et leurs drôles de machines volantes. Il écrit et illustre : **Le Pirate de l'air**, la **Nihiliste**, Un duel dans les airs, l'**Evasion du capitaine Lix**, les **Collégiens aviateurs**, Un accident d'aéroplane.

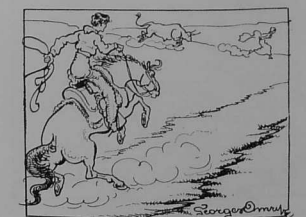
Dans le genre policier, il se révèle un excellent scénariste du suspense avec **Le Collier de Perles** (un Sherlock Holmes), **Le Régent bleu**, **Les Mains noires**, **L'Armure hantée** et surtout son **Detective et Policier**, monte comme un mécanisme d'horlogerie.

Vers 1911, Georges Omry tâte aussi du western — eh oui ! — avec **L'Éclair des Grands Lacs**, **Serpent Ailé**, **Le Forçat évadé**, **Le Chien galeux** (où l'on retrouve Lisette). Chez les **Peaux-Rouges**, **La Belle Indienne**, mais incontestablement on le sent plus à l'aise avec ses héros de cape et d'épée.



Certains de ses contes comiques sont de véritables saynètes aux situations bouffonnes, au dialogue pétillant, plein d'humour et de cocasserie : **On demande une dactylographe** (un titre de pièce), **Les Eternuements de Rodolphe**, **La Soirée des Tourtolars**, **Les Neveux de la Baronne**, **le Mariage de Dupinot**, **Le Bourgeois Mousquetaire**, **Un Bal chez le Sous-Prefet**, rehaussées de dessins qui mettent en scène la comédie !

G. Omry crée encore dans le genre rocambolesque, un personnage farfelu : le chevalier **Tartarin** dont il fera une série : **Tartarin et le château à l'envers**, **Au Pays des Chinoiseries**, **Au Pays des Gasconnades**, **Tartarin et la Sorcière**, **Tartarin et le Géant**, **Tartarin et les Duellistes**, etc...



le fantastique chez GEORGES OMRY



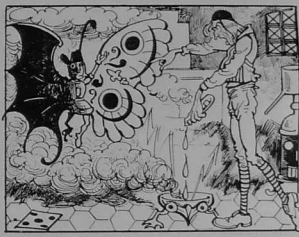
Le dragon fabuleux et chevaleresque amoureux de la jolie Bellina de la **Quenouille d'Or**.



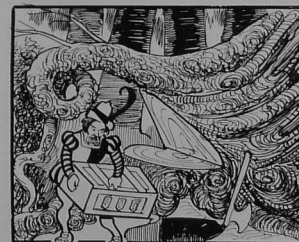
La vision diabolique de la Duchesse de Montpensier dans l'**Histoire de France** par l'image.



Le flot d'encre maléfique du Jeu



Le jardinier sorcier et jaloux de la Princesse Fleurette



Les chênes aux sortilèges des forêts dans **La Fille des Nains** et **Les Oiseaux du Petit Breton**



GEORGES OMRY fasciné par le dessin animé



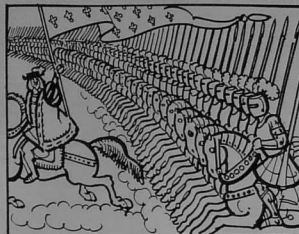
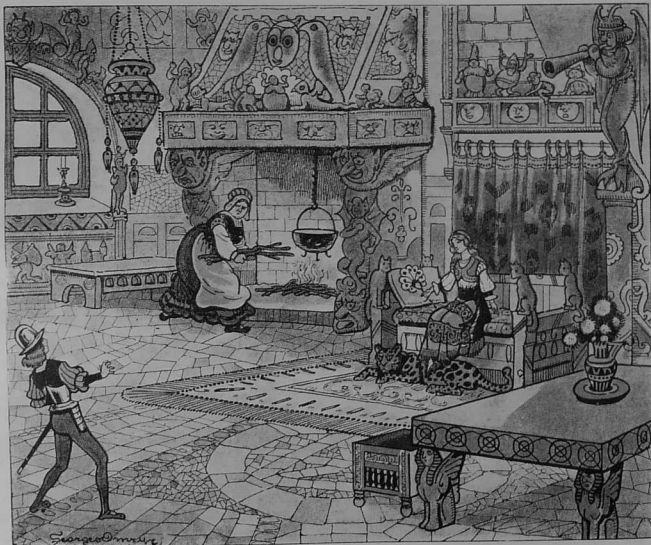
En 1908, un dessinateur de talent et de verve, Emile Courtet, qui signait Emile Cohl, envisagea la collaboration du cinématographe et du crayon pour créer des êtres de rêves. Et le 13 août de cette même année, il présente sur l'écran du Théâtre du Gymnase le premier film de dessin animé intitulé *Fantasmagorie*. Ce nouveau genre cinématographique connut un tel succès qu'Emile Cohl, de 1908 à 1910, composa 50 films !

Georges Omry fut attiré par ce cinéma là : *Le Cauchemar de Fantôme*, *Un drame chez les Fantoques*, *Les Allumettes allumées*, *La Vengeance des Esprits*, *Les Aventures du Baron de Crac*, *Les Lunettes féeriques*, *Les joyeux Microbes*, *La Lampe qui file*, etc..., sujets tout à fait dans son genre.

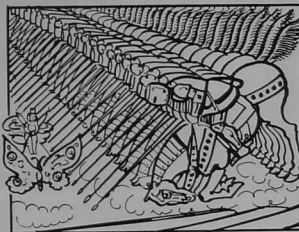
Il pense lui aussi se lancer dans cet art nouveau merveilleux mais difficile et laborieux. Mais il a acquis une telle maîtrise du crayon, du dessin à la plume — son trait a atteint la perfection — qu'il a des chances de réussir dans le Dessin animé. En outre,

il en a le sens ! Combien de ses contes des *Belles Images* semblaient déjà conçus dans cet esprit : *L'Ecosse de Caouthouc*, *Le duel des Sorcières*, *La Légende des Planètes*, *La Princesse Florine*, *Les Aventures de Tartarin chevalier*, *L'Origine du Tango*, et sa *Reine des Corsaires* qualifiée d'éblouissant kaléidoscope, de véritable cinématographe ! Ce n'était pas seulement des slogans publicitaires. La composition des dessins, des scènes, leur enluminure font penser à... Walt Disney ! Le futur génial réalisateur de *Blanche-Neige*, de *Pinocchio*, de *Bambi*, de *Fantasia*, de *La Belle au Bois dormant*, des *Silly Symphonies*, était encore en culottes courtes ! Ainsi vingt ans avant Walt Disney, Georges Omry créait des décors fantastiques, des personnages de dessins animés !

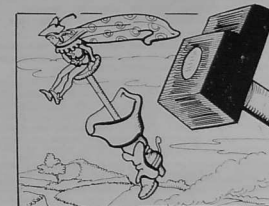
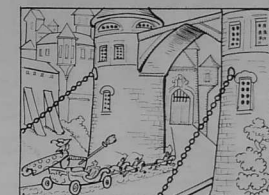
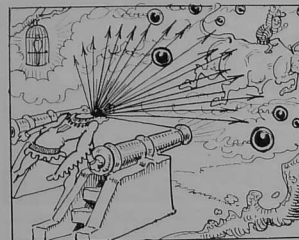
La guerre brâsa cette nouvelle corde enchantée ! Il est certain que Georges Omry eût comme Benjamin Rabier merveilleusement animé ses dessins déjà très vivants !



« ... Une seconde après, sept millions des plus valeureux chevaliers accoururent. Cent mille canons montraient leurs gueules menaçantes aux créneaux des murailles. Tout à coup on vit apparaître dans le ciel un minuscule carrosse traîné par un beau papillon conduit par un petit génie ailé... Il se dirigea vers la Tour d'airain. Aussitôt les cent mille canons vomirent leurs boulets qui tourbillonnèrent sans l'atteindre... »



Quand le petit génie voulut s'approcher de la Porte, les sept millions de chevaliers s'élancèrent pour lui couper le passage, mais leurs armes s'abaissèrent, et terrassés par une force invisible, les valeureux guerriers s'inclinèrent jusqu'à terre. »
(La Princesse Florine)



Trois images du DUEL DES SORCIERES qui aurait fait un excellent dessin animé :

1. Le tronc d'arbre devenu merveilleux carrosse partit à toute allure vers une montagne percée d'un tunnel...
2. A peine le balai enchanté toucha ce roc que la montagne se transforma en un château magnifique : la demeure des Sorcières.
3. Un gigantesque marteau manié par une main invisible vint s'abattre sur le clou botté.

« ... Pierre avait oublié ses armes. Mais il n'eût qu'à secouer la tête. Ses cheveux se transformèrent en autant de piques invincibles. Il frôla les souris et de ses yeux jaillirent deux canons, qui lançant des boulets enflammés mirent en déroute le Taureau d'or et son maître le Nain jaune. »
(Pierrette et le Nain jaune)



LE MORCEAU DE BRAVOURE DE GEORGES OMRY :

L'HISTOIRE DE FRANCE PAR L'IMAGE



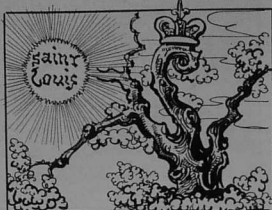
Commencée le 19 avril 1904 par L'Alouette Gauloise, elle s'arrêtera en 1914 sur la Révolte des Troupes à Nancy, sous la Révolution de 1789.

Sauf dans la première année des Belles Images, cette HISTOIRE DE FRANCE paraîtra toutes les deux semaines, alternant avec un conte ou une légende de notre auteur.

Georges Omry a su éviter le caractère scolaire en donnant à son Histoire de France par l'Image l'aspect du récit d'aventures, légendaire, romanesque, et surtout allégorique ! Son originalité est dans cette conception. Toutefois, ce merveilleux mêlé aux événements historiques fut-il toujours compris des jeunes lecteurs et lectrices ? Un fait est certain : il aura inculqué à plus d'un le goût, la passion, l'amour de l'Histoire.

Georges Omry donnera sa pleine mesure dans l'allégorie avec Richelieu, et surtout Louis XIV : les épisodes contant la « création » de Versailles (un... Si Versailles m'était conté, qui n'aurait pas déçu à Sacha Guitry !) - « éclipse » des Colbert, Mollere, Racine, Corneille, Boileau, La Fontaine, Le Nôtre, Poussin, Lebrun, Lully, Pascal, Descartes, Denis Papin, etc., témoignent d'un esprit prodigieusement inventif et lyrique ! Il en est de même pour Voltaire, Rousseau, Mirabeau !

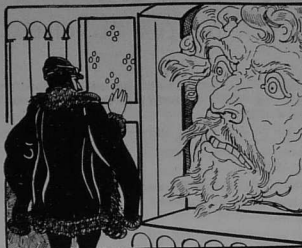
Georges Omry écrivait et illustrait son Histoire de France « à la semaine », si l'on peut exprimer ainsi, à en juger par la dimension qu'il donna à certains événements plus qu'à d'autres non moins importants. Mais Anthème Fayard ne lui avait-il pas donné carte blanche, et le nombre des épisodes ne fut jamais fixe : tant que dureraient Les Belles Images, paraîtrait l'Histoire de France... jusqu'à épuisement du sujet ! L'essentiel pour l'auteur était de fournir un épisode tous les quinze jours. En réalité, il en livrait plusieurs d'avance. Sur les faits, il se documentait sérieusement (bien qu'on relève ici et là certaines erreurs historiques), lisait beaucoup, notamment à la Bibliothèque de Saint-Germain-en-Laye où il était très connu. Pour la Révolution de 1789, il puisa, croyons-nous, certaines de ses sources dans un curieux ouvrage de L'Histoire de la Révolution française d'après les mémoires du temps, écrite par le fils adoptif d'un Conventionnel, éditées en 1935 ! Ce livre fourmille de faits divers, de détails, de relations pittoresques que l'on retrouve dans Georges Omry !



Une colombe d'une blancheur céleste déposant une rose sur la statue de Clovis à la cathédrale de Reims : c'est Jeanne d'Arc !



Jacques Cœur et ses trois cents mains puissantes bâtissaient...



Dialogue entre le chef Louis XI et le géant duc de Bourgogne Charles Le Téméraire.

Les illustrations de cette Histoire de France offrent un kaléidoscope de costumes, de coiffures, de meubles, d'habitations, de véhicules de toutes les époques jusqu'au XVIII^e siècle. Ici encore, Georges Omry aimait la recherche, la difficulté, le souci de l'authenticité. Que ce soit les costumes militaires ou civils, princiers, bourgeois, domestiques, populaires, tous sont exacts. Les coiffures féminines et masculines sont rigoureusement conformes à la mode de chaque époque. Quelle différence avec certains illustrateurs actuels qui, pour faire « plus modernes » (!) s'inspirent un peu trop des coiffures de notre époque !

Georges Omry ne fera pas porter à une Reine de France toujours le même costume. Il ira même très loin dans la garde-robe de Marie-Antoinette par exemple (et il est dans le vrai). Il lui fera porter neuf robes différentes, et autant de coiffures, de chapeaux !... Dans les épisodes consacrés au règne de Louis XIV, le Roi-Soleil ne porte pas moins de trente costumes spécifiquement choisis selon les circonstances !... Dans Chavagnac, on trouvera d'autres exemples de recherches de costumes, du mobilier, des véhicules ! Georges Omry travaillait en orfèvre !

Cependant, de 1904 à 1914, son style évoluera dans cette imagerie historique qu'on pourrait qualifier de fresque. Le trait sera nettement moins accusé, ce qui donnait aux compositions de Georges Omry un certain relief qui marquait son style. Au début, ces planches paraîtront en noir, puis seront coloriées à la Machine Aquatype (B.S.G.D.G.) et ensuite avec le procédé plus courant, dit Ben-Day, déjà adopté par La Jeunesse Illustrée depuis 1905. La gamme des couleurs sera plus riche, plus chaude, les repérages plus précis aussi, bien qu'il faut reconnaître que certaines planches



Le Roi-Soleil trappa le sol de sa canne... Aussitôt surgit de terre un vieux petit jardinier habile en génie : il s'appelait Le Nôtre... Il s'élança avec une bêche et un râteau d'or.



Au siège de La Rochelle, Richelieu se cramponna désespérément à l'aigle qui le portait...

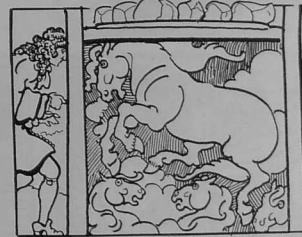
en aquatype avaient le charme, la fraîcheur de l'imagerie d'Epinal. Les dessins de G. Omry, de G. Ri et de Benjamin Rabier notamment constituaient en aquatype des pages artistiques quand le colorage et le tirage étaient soignés.

Georges Omry aura été dans le sillage de l'illustre Lorrain Jacques Calot, cet extraordinaire croqueur des événements historiques (!), batailles et fêtes, génial dans le fantastique, la légende et la caricature.

Precisons que les dix derniers épisodes de L'Histoire de France par l'Image ne parurent qu'en 1925-26. En lisant et en s'attardant sur les planches de la Révolte des Troupes à Nancy, on ne peut s'empêcher de rêver aux épisodes suivants auxquels Georges Omry songeait sûrement : la Tragédie de la Famille Royale - la Chouannerie - le Directoire - la Révolution faite homme - Bonaparte ! - grandeur et défaite de Napoléon - sans oublier les conjurations, les destins tragiques : le Duc d'Enghien, le Chouan Cadoudal...

Nous regretterons surtout que L'Histoire de France par l'Image de Georges Omry n'ait pas été éditée en album. Ces dix années de labeur continu auraient bien mérité d'être ainsi rassemblées : 292 épisodes, soit 584 pages, totalisant 7.000 dessins, qui auraient eu l'importance d'une année relisée des Belles Images ou de La Jeunesse Illustrée d'avant 1914 !

(1) Au cours de nos recherches, nous avons découvert dans le Dictionnaire des Artistes, peintres et graveurs de tous les temps, de E. Benoit, un Ferdinand MORY, peintre d'Histoire au XVIII^e siècle, mort à Vienne en 1746. Vaut-il la peine de l'évoquer à la Cour d'Autriche et le Duc de Lorraine, nous nous sommes demandé si ce Ferdinand Mory n'était pas un ancêtre de notre Omry-Mory ? Notre enquête, tant auprès de la famille qu'en Lorraine et en Autriche, n'a pas été probante.



Chose étrange : Les efforts faits par le mystérieux cheval vaporeux le rendaient plus grand et plus fort (Denis Papin et le cheval vapeur).

LES RÉCITS A SUITES DE G. OMRY du fils du diable...

Le premier de cette remarquable série fut un conte fantastique : LE FILS DU DIABLE (6 suites du 6 août au 3 septembre 1905).

LES 28 JOURS DE M. PRUNARDON, un excellent comique de la vie de caserne (6 suites du 7 janvier au 11 février 1906).

LE FRERE DU MINISTRE, dans l'esprit courtelinesque, un très bon sujet de comédie (8 suites du 3 juin au 22 juillet 1906).

Avec LE MYSTERE DE PAVIA, Georges Omry se lance dans les séries d'Aventures de cape et d'épée. Ce récit a pour cadre l'Italie du XVI^e siècle (10 suites du 1^{er} janvier au 17 mars 1907).

UN BRIGAND D'AUTREFOIS ou l'une des aventures du célèbre Claude Duval dans l'Angleterre du XVII^e siècle (11 suites du 14 juillet au 22 septembre 1907).

UN COMLOT SOUS BONAPARTE : l'assassinat du Duc d'Enghien sert de prétexte à l'auteur pour écrire ce complot purement imaginaire, mais admirablement monté. Napoléon a le beau rôle, Georges Omry était de ses admirateurs ! L'illustration est particulièrement soignée, recherchée même... Ainsi il est rare de nous présenter Bonaparte coiffé et habillé comme l'a fait Georges Omry, et pourtant c'est bien le Petit Tondou à l'œil d'aigle (9 suites du 21 décembre 1907 au 23 février 1908).

DETECTIVE ET POLICIER. — Un très bon « policier » à suspense qui s'achève sur un coup de théâtre dans les... cinq dernières minutes ! (9 suites du 14 juin au 26 juillet 1908).

L'HOMME AU MASQUE NOIR ou l'étrange aventure d'un gentilhomme de province, sous Louis XIV. L'histoire est très originale, rehaussée d'illustrations d'une grande finesse (9 suites du 30 mai au 25 juillet 1909).

L'ESPION DU CARDINAL. Le meilleur récit de cape et d'épée de G. Omry (avant Chavagnac). On est captivé dès les premières images et l'intérêt ne faiblit pas un instant. On imagine la hâte, l'impatience des lecteurs atten-

dans LA JEUNESSE ILLUSTREE ... à la caravelle fantôme

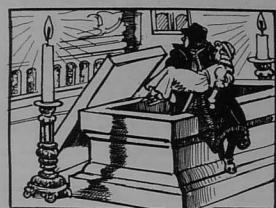
dant la « suite au prochain numéro ». Son dialogue est particulièrement relevé et nous fait déjà penser aux **Exploits du célèbre Cadet de Gascogne**, Chavagnac (qui ne paraîtront que trois ans plus tard). Quant aux illustrations, elles sont à la hauteur du texte. G. Omry a donné ici tous ses personnages, de premier comme de troisième et dernier plans, les attitudes, les expressions qu'exigeait chaque situation (12 suites du 2 janvier au 20 mars 1910).

L'AUBERGE DU MYSTERE : la version romancée de l'enlèvement de Louis XVII de la Prison du Temple. G. Omry met en relief le rôle d'intriguant du comte de Provence, le futur Louis XVIII cherchant à faire disparaître son infortuné neveu. Notre auteur se serait inspiré de deux articles de **Lectures pour Tous**, de 1904 et 1907 : Louis XVII s'est-il évadé du Temple, Moneuse, la Terreur Hainaut (1) (15 épisodes du 13 août au 19 novembre 1911).

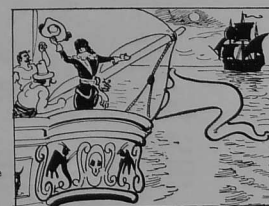
UNE TRAGEDIE ROYALE, dont le héros est l'Infant Don Carlos, fils de Philippe II. Les personnages sont historiques, y compris le bouffon Brusquet qui joue ici un rôle important. Georges Omry a fait de Don Carlos un prince plutôt charmant nullement atteint de folie. Se serait-il inspiré du drame de Schiller d'après le Don Carlos de Saint-Real et Brantôme, qui repose sur l'amour de Carlos pour Elisabeth de Valois ?

LA CARAVELLE FANTOME, se passant au XVII^e siècle dans les Caraïbes, sera le dernier long récit de G. Omry : œuvre posthume, car elle ne paraîtra qu'en 1917 dans **Les Belles Images** (11 suites du 12 septembre au 22 novembre 1917). L'histoire est passionnante, bien construite, mais l'illustration est loin de valoir celle des précédents récits. Georges Omry, qui excellait dans la variété des plans et notamment du gros plan, s'est soudain limité au plan général comme il l'a d'ailleurs fait dans ses derniers contes de la même époque. Détail qui nous laisse perplexe : aucun des 396 dessins de cette **Caravelle Fantôme** ne porte la familière signature. Faut-il en déduire que Georges Omry ne fut pas satisfait de cette dernière œuvre livrée à la veille de la guerre ?

(1) c.f. J. Moniot. Le Chasseur d'illustres. Fév. 1908.

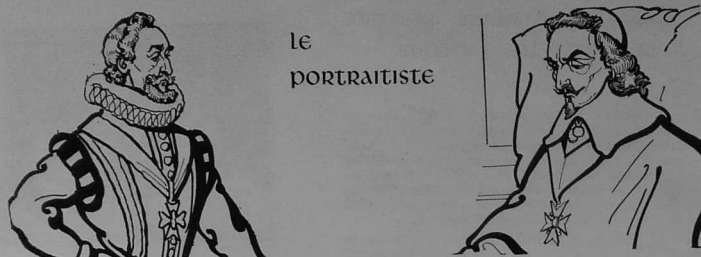


1. Le Fils du Diable
2. Le Mystère de Pavia
3. Un Brigand d'autrefois
4. Un complot sous Bonaparte
5. Detective et policier



6. L'homme au masque noir
7. L'espion du Cardinal
8. L'auberge du Mystère
9. Une tragédie royale
10. La caravelle fantôme





le
portraitiste



Le Roi-Soleil brillant de ses mille feux...



... Le même à son coucher !



« Elle était belle, d'une beauté un peu impérieuse, mais qui se transformait dès qu'elle souriait et parlait... son aspect hautain cachait une âme d'enfant. Vive, enjouée, capricieuse, assez moqueuse. Inconsciente, souvent coléreuse, mais ayant bon cœur, telle était la nouvelle reine de France. »

Aujourd'hui on reproche à ces dessinateurs d'une autre époque, les Omry, les Herouard, les Le Rallie pour ne citer qu'eux, de donner à leurs héros des visages trop juvéniles, trop beaux ! Or la plupart des personnages illustres des siècles passés avaient dans l'accomplissement de leurs exploits, de leurs prouesses, de leur mission, et même à l'heure de leur mort... entre 20 et 30 ans ! Voyez Cinq-Mars : 22 ans ! Chavagnac (Cadet) conspirant contre le puissant Richelieu : 21 ans !... Duguay-Trouin, déjà célèbre à 21 ans et demi, ne pouvait avoir un visage « burné » !

Georges Omry était dans le vrai en nous présentant ses héros avec cette fraîcheur de visage qui caractérise la jeunesse enthousiaste et idéaliste. Alors qu'aujourd'hui des dessinateurs, de talent pourtant, font surgir dans leurs bandes dessinées des « jeunes » héros au visage déjà terriblement fatigué !...

Georges fut en outre un excellent portraitiste. Nul besoin de mettre un nom sous les visages illustres sortis de sa plume, de son crayon !

On y retrouve même parfois le coup de burin des graveurs du XIX^e siècle qui illustraient notamment le *Magasin pittoresque*, la *Semaine des Enfants*, que Georges Omry lut dans son enfance. Dans chaque composition, ses personnages sont saisis dans de véritables attitudes, conformes au rôle qu'il leur fait jouer. Rien n'est laissé au hasard. Preuve aussi d'un talent qui a atteint son apogée.

Nouveauté

Etrennes 1913

La Reine des Corsaires

LA REINE DES CORSAIRES ! Tel est le titre du magnifique album-roman que notre collaborateur **GEORGES OMRY** vient d'écrire et d'illustrer à l'intention de nos jeunes lecteurs et lectrices. Faut-il le lire ou le regarder ? On ne sait, tellement on est charmé quand on commence la lecture, ou stupéfait quand on voit le nombre et la perfection des dessins.

Ce n'est pas un volume, c'est un cinématographe, et chaque scène, chaque phrase est prétexte à une illustration merveilleuse.

Comme en un kaléidoscope éblouissant défilent devant les yeux des lecteurs la figure hautaine et triste de Barberousse, le pirate redouté ; Djanina, la reine des Corsaires, aussi traitresse que belle ; Kesako, le personnage à la verte cocasse mais au cœur excellent ; et enfin Polain, le page héroïque et fier, dont la jeune bravoure a sauvé des plus terribles dangers Marguerite, la fille de Barberousse, dont les quinze ans font le bonheur de son père, et qui passe dans ce livre comme une fée souriante et exquise, escortée de Cyrus, son fidèle léopard.

Que ce soit comme écrivain ou comme artiste, on ne peut que féliciter **GEORGES OMRY** de cette belle œuvre où il s'est montré, si cela est possible, supérieur à lui-même.

LA REINE DES CORSAIRES

forme un **SPLENDEUR VOLUME RELIÉ** mesurant 27 centimètres sur 38 centimètres et pesant 1 kg. 800

Il est illustré de 400 dessins dont 90 en couleurs

EN VENTE :

Dans les Librairies et Magasins de Nouveautés.

Prix: 6 fr. 50



Ainsi fut annoncé aux lecteurs et lectrices de *La Jeunesse Illustrée*, des *Belles Images*, de *Diabolo-Journal*, cet album-roman de G. Omry aujourd'hui recherché des collectionneurs.

Splendide certes, tant par le format, par la reliure, le papier (on ne le sait pas à l'époque sur la qualité), que par la mise en pages, l'illustration, les couleurs. Des dessins de Georges Omry, ce sont les plus grands qu'il composa.

La Reine des Corsaires obtint le succès escompté. La Ville de Paris l'offrit même comme livre de prix, sous la traditionnelle couverture rouge ou verte. Mais Georges Omry aurait-il pu penser qu'un jour — proche hélas — des fées au voile blanc (1) feraient oublier aux Pollux leurs souffrances en leur apportant sur leur lit d'hôpital cette *Reine des Corsaires* ?

Bien que la fin de *La Reine des Corsaires* laissait espérer une suite, ce deuxième album-roman ne vit pas le jour. Nous croyons pouvoir dire qu'il ne fut même pas écrit ni dessiné, car nos recherches dans ce domaine sont restées infructueuses.

Georges Omry avait à l'époque (1912) un autre projet très avancé, qui lui tenait à cœur, et plut à son éditeur, car il suivra immédiatement *La Reine des Corsaires* : les fameux *Exploits et Aventures du Comte de Chavagnac*. Cette nouvelle œuvre bénéficiera d'un lancement exceptionnel comme le témoignent les nombreux placards dont nous reproduisons l'un d'eux. Arthème Fayard s'y entendait en publicité auprès de la jeunesse et des familles, et ne bluffait pas ! Sa jeune clientèle était royalement servie !

(1) La grand-mère de François Chalais, infirmière en 1914-18, était de celles-là.



UNE REVOLUTION DANS LES LIVRES DE LA JEUNESSE

Garçons, Fillettes
et Jeunes Gens
lisent
avec passion :

(Un magnifique volume
orné de 200 illustrations
dont 75 en couleurs)



Bientôt le nom de **Chavagnac** sera parmi vous aussi populaire que celui de d'Artagnan, d'héroïque mémoire.

LES AVENTURES DE CHAVAGNAC ramèneront la Jeunesse aux saines lectures, celles qui ne développent en l'esprit que des idées d'enthousiasme, de courage, de bonté. Les enfants n'auront plus d'admiration que pour tout ce qui est noble, beau et grand ; ils oublieront les pensées mauvaises que versaient dans leur cœur généreux ces chevaliers du crime, faux héros mis à la mode par une littérature étrangère, qui ne se plaît qu'aux scènes d'horreur et de sang, et dont l'influence a été si funeste.

Le nom de l'auteur, **Georges Omry**, si connu et si aimé des jeunes, vaut à lui seul tous les éloges que l'on peut faire de l'œuvre et il est un sûr garant de l'intérêt et de la moralité des **AVENTURES DE CHAVAGNAC**.

Il n'est pas un enfant, voire même un adolescent, qui ne veuille ressembler, plus tard, à **Chavagnac**, le célèbre cadet de Gascogne, dont l'épée invincible est au service de toutes les infortunes. Ils admireront la profonde sagacité de son père, si habile à diriger une intrigue et qui tiendra souvent en échec le grand cardinal de **Richelieu** lui-même.

Fillettes et jeunes filles, elles aussi, seront émuës des malheurs que traverse avec une rare énergie la belle **Duchesse de Nevers**, Marie de Manloue, la fiancée de l'infortuné **Cinq-Mars**. Et plus d'une reconnaîtra son cœur généreux dans celui de l'audacieuse **Marie Chastelain de Lorme**, surnommée la **Belle Cavalière**, dont l'intrépidité déjoue les ténébreuses machinations de **Laubardemont** et du spadassin **Ruptil**, les deux espions du Cardinal.

La face épanouie du gros **Loustalou**, le cocasse laquais de Chavagnac, fera rire au milieu des situations les plus tragiques ; la gentille soubrette **Fanchon** ne sera pas non plus la dernière à provoquer la gaité, et les deux faucons chasseurs **Belle Hagarde** et **Gentil**, dressés si merveilleusement par Chavagnac, étonneront par l'aide inattendue qu'ils apportent à leur jeune maître au cours de ses aventures.

Enfin les exploits du célèbre cadet seront illustrés si abondamment, d'une façon si nouvelle que le lecteur croira assister réellement aux péripéties de ces mystérieuses histoires et qu'il s'imaginera bientôt en être lui-même un des héros.

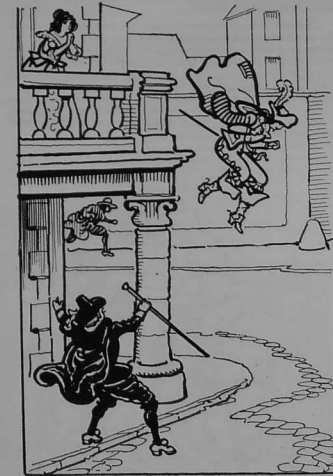
Et souvent aussi verra-t-on le papa et la maman, intrigués par la joie de leur enfant plongé dans son livre favori, s'approcher et... intéressés à leur tour... lire par-dessus son épaule



Plus de 200.000 Exemplaires
vendus en moins de 15 jours.



Georges Omry s'inspire des *Mémoires de Gaspard Comte de Chavagnac*, - Maréchal de camp des Armées du Roy, Général de l'Artillerie, Sergent de bataille de celles de sa Majesté catholique. Lieutenant général des Troupes de l'Empereur (d'Autriche) et son ambassadeur en Pologne -, dont l'édition originale fut publiée en 1699 et rééditée par Flammarion en 1900. Georges Omry fut certainement séduit dès les premières lignes : « Cinquante ans d'aventures plus authentiques et souvent plus gaies que celles du Chevalier d'Artagnan, son émule... »



Un exploit du célèbre Cadet, parmi tant d'autres

Notre propos n'est pas de nous étendre sur les mémoires de cet extraordinaire Comte de Chavagnac qui les dédia à ses neveux dans une édifiante préface. Nous dirons que de cette prodigieuse vie d'aventures où Chavagnac rencontra maintes fois la mort (pour mourir finalement dans son lit à 75 ans) Georges Omry n'a retenu que les premiers exploits : son héros, à vingt ans, est mêlé à la célèbre Conjuraison de Cinq-Mars contre Richelieu. Avec son âme d'enfant, Georges Omry adapta et embellit admirablement pour la jeunesse ses héros. Les personnages sont authentiques, y compris les faucons **Belle-Hagarde** et **Gentil**, à l'exception du laquais **Loustalou**, de la soubrette **Fanchon** et du spadassin de **Laubardemont**, **Ruptil**. Les autres sources auxquelles notre auteur puisa furent le *Cinq-Mars* d'A. de Vigny, et le drame de V. Hugo : *Marion Delorme*.



Ces *Exploits et Aventures du Comte de Chavagnac* parurent en cinq volumes de 80 pages, totalisant 1.611 illustrations dont 444 en couleur, sous des couvertures aux titres séduisants : *La Belle Conspiratrice*, *Le Roi au masque de velours*, *Le Complot des Poignards d'or*, *La Signature fatale*, *L'Araignée rouge*.



Richelieu prisonnier des Chavagnac père et fils



L'audacieuse cavalière
Marion de Lorme

Les jeunes de l'époque en furent passionnés. Ainsi l'un d'eux, notre ami Jean Monriot, nous racontait récemment : « Lorsqu'à dix ans, je lus **Chavagnac**, j'étais alors habitué aux histoires qui finissent bien. Mon âme neuve a été bouleversée par cet étai se resserrant inexorablement autour de nos héros. J'avais le cœur étroitement serré et les larmes me venaient aux yeux... Pour moi, Cinq-Mars était devenu un « archange » ou plus exactement un martyr... Deux martyrs, car j'y associais Marie de Mantoue, et tous les soirs dans mon lit je faisais une prière spéciale pour l'âme de Cinq-Mars et de la Belle Conspiratrice ! Et puis je relisais une fois de plus mon **Chavagnac**, pour, avec Loustalou, oublier la fin tragique ! »



Lo cocasse et brave Loustalou



Le séduisant marquis
de Cinq-Mars



La belle conspiratrice Marie de Mantoue
et son espion soubrette Fanchon.

D'autres attendirent près d'un demi-siècle pour connaître la fin du **Chavagnac** de G. Omry, n'ayant pu trouver les derniers épisodes, comme ce professeur, et l'un des auteurs de cette plaquette, qui dut se contenter de lire le **Cinq-Mars** d'A. de Vigny, mais resta terriblement sur sa faim, car on n'y parlait pas de **Chavagnac** ! Si encore le roman historique de Vigny avait été illustré par Georges Omry !

D'autres comme François Chalais, qui dans son enfance, découvrit **Chavagnac** dans le grenier familial, le perdit dans la bourrasque de la guerre et soupire aujourd'hui avec nostalgie : « Trésor que je compare à la luge du petit Orson Welles de **Citizen Kane** ! »

Enfin, en offrant aux jeunes un héros chevaleresque qui les enthousiasma, Georges Omry rendit en même temps hommage à l'illustre gentilhomme d'Auvergne, honoré des souverains d'Europe, qui fut aussi dans sa longue carrière militaire et politique, le Palfin des Ducs de Lorraine à la reconquête de leur Duché, patrie des Mory.



Les auteurs de cette plaquette projettent une réédition des Exploits et Aventures de **Chavagnac**, conforme à l'édition originale.



l'évocatEUR DES BATAILLES FACE À LA GUERRE

Le ciel de Saint-Germain-en-Laye était pur, au-dessus de la terrasse dessinée par Le Nôtre, avec des nuages blancs d'un bel été, mais depuis des semaines déjà on percevait, dans les rues de Paris, le frémissement d'un peuple en attente. Tous cependant voulaient espérer, et la famille de Georges Omry comme toutes les familles de France.

« Tu te plonges trop dans le Passé, lui disait son beau-frère, l'étude de l'Histoire te rend pessimiste ». Mais lui savait que la Guerre était là.

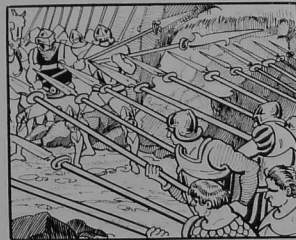
Le samedi 1^{er} août 1914, l'Allemagne commença à rassembler ses forces. Dans quelques jours, quelques heures peut-être, on allait se battre. Le dimanche 2 août, par une journée chaude et sous un soleil ardent, on apposa vers cinq heures dans tous les bureaux de postes de petits placards autographiés : « **Ordre de mobilisation - Extrême urgence. Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août** ».

Dans la soirée, elles furent complétées par les affiches de mobilisation proprement dites. La foule s'empressait à les lire, émue, mais calme. La guerre serait vite terminée, bientôt le drapeau français flotterait sur Strasbourg. « A Berlin », criaient en s'en allant, pantalons rouges et gants blancs, des Saint-Cyriens, la fleur au fusil.

Georges Omry restait grave, et son neveu Paul, âgé de quinze ans, s'en étonnait. Était-ce bien lui, le conteur d'exploits guerriers, l'évocatEUR des batailles et des victoires ? « Ce soir là après dîner, je raccompagnai mon oncle car il y avait un bon

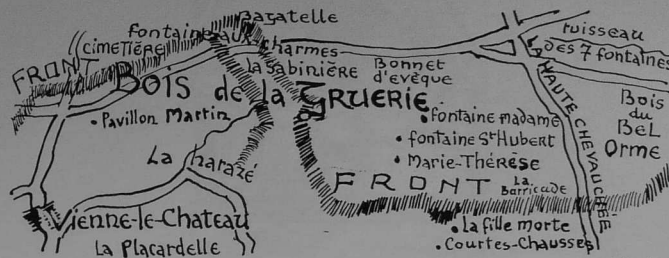
bout de chemin de l'avenue des Loges où habitait mon père, dans l'Ancienne Vénérie, jusqu'à la rue Jeanne-d'Arc. Nous aimions beaucoup le raccompagner ainsi car nous étions seuls avec lui, et il nous parlait librement, à cœur ouvert, comme si nous avions été des grands. Personne ne pensait que la guerre durerait longtemps. On disait : deux mois, et ce sera fini, les jeunes comme moi, mais aussi les plus vieux. Mon père, beaucoup plus âgé que mon oncle, était comme humilié de ne pas partir. Mon oncle Georges savait qu'il serait rappelé parmi les premiers. Je marchais à ses côtés, tout bouillant d'impatience et d'enthousiasme et je lui disais : « Cela va être un triomphe ! Après la guerre de 70, celle-là ! On reprendra l'Alsace et la Lorraine ». Mais lui était triste. Il parlait peu et me disait : « Naturellement ce sera un triomphe ! Il faut souhaiter que cela en soit un, mais de toutes façons ce sera quelque chose de terrible ». Je ne comprenais pas. Je me représentais un peu la guerre comme un combat à la Chavagnac et je dis : « Oui, bien sûr, il y aura beaucoup de destructions ». Mon oncle reprit : « Sans doute, mais il y aura surtout beaucoup de morts ». Dans mon esprit, les morts, c'était une foule anonyme, mais mon oncle ajouta : « Et la mort frappera partout, et tout le monde sera atteint ! »

« Était-ce un pressentiment ? Je suis revenu chez moi tout pensif, réfléchissant à cela, que je ne comprenais pas encore. Je l'ai compris plus tard à mesure que la guerre durait. A la fin de la guerre, nous avons été mobilisés mon frère et moi. Nous sommes partis heureux d'entrer en Alsace, certes, mais je me répétais ces paroles de mon oncle Georges que je comprenais à présent. »

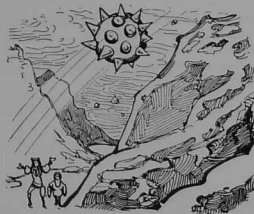


(1) Herry Caouissin, éditeur de l'illustré breton OLOLE, et co-auteur de cette biographie.

La Légende du Chêne



LE PRÉSAGE DE JEANNE



« Une grosse boule garnie de longues pointes dévalait d'une haute montagne... Elle vint frapper le jeune homme. »
(L'Espérance, Conte du 1^{er} novembre)

Au Sud du Bois de la Gruerie, au Cimetière militaire de Sainte-Menehould, sous cette croix de bois, repose Georges Omry.
(Photo prise par sa nièce Madeleine)

Les illustrés du collaborateur Georges Omry étaient à jamais mutilés. Après une interruption de cinq mois, *Les Belles Images* reparaissent le 10 décembre 1914 avec les deux premières numéros, imprimés au début de la guerre. Pour la dernière fois, ils offraient la double page du milieu en couleur, avec la symbolique **Légende du Chêne** et la suite de **l'Histoire de France par l'Image**. Le numéro du 14 janvier 1915, dont la morasse existe encore, porte un avis aux lecteurs. Il était à l'origine plus long que celui qui fut imprimé et se terminait par cette finale qui ne fut pas imprimée : « Les collaborateurs de *Les Belles Images* (sans doute par égard pour les collaborateurs de *Les Belles Images* qui n'étaient pas mobilisés) ont voulu que les lecteurs aient à côté l'Histoire de France par l'Image, notre collaborateur Georges Omry, vaillant et vaillant, nous doit son devoir sur le front ».

Sa mère devait lui survivre vingt années. Elle mourut le 10 juillet 1934 dans la Maison des Augustines à Saint-Germain-en-Laye. Ses nièces Germaine, Madeleine, et son neveu Paul gardent un vivant souvenir de l'Oncle Georges.

(1) Herry Caouissin, éditeur de l'illustré breton OLOLE, et co-auteur de cette biographie.



Cher Georges OMRY,

Une des raisons qui nous font aimer vos contes est qu'ils finissent toujours bien. Le dernier dessin est une vision de bonheur : les méchants sont punis ou transformés, la mauvaise fée s'est enfuie. Il reste des couples heureux et des enfants innocents dans les jardins de songe.

Et nous, nous aurions envie de dire :

« il était une fois un jeune lorrain, il avait le visage le plus pur et les yeux les plus clairs. Le don lui avait été accordé d'enchanter les enfants et ceux qui leur ressemblent.

« il passa sa brève et merveilleuse existence à semer pour eux les images du mystère et du rêve.

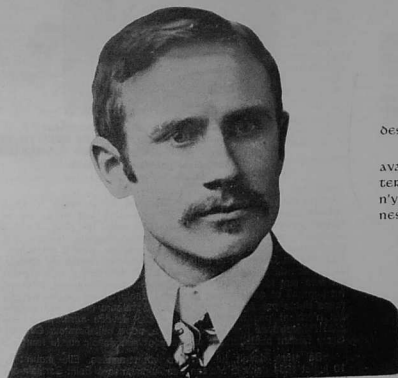
« il choisit pour ses longues foulées sur cette terre la compagnie de son chien et les forêts d'Ile-de-France et de Bretagne.



« Il tomba un jour de novembre dans le sillage des soldats de pégué.

« afin que sa destinée soit parfaite, il quitta avant l'aube, un soir d'automne, les brumes de la terre pour rejoindre sa vraie patrie : celle où il n'y a pas de limite à la joie, ni de terme à la jeunesse. »

ariette depierris
herry caouissin



les illustrations ont été gravées par herry rohou
photogravure triskel - paris

N° 000437

Dépôt légal : 3^e Trimestre 1969
Dépositaire de l'édition : H. Caouissin, 64, av. Barbusse, Asnières - 92

